



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

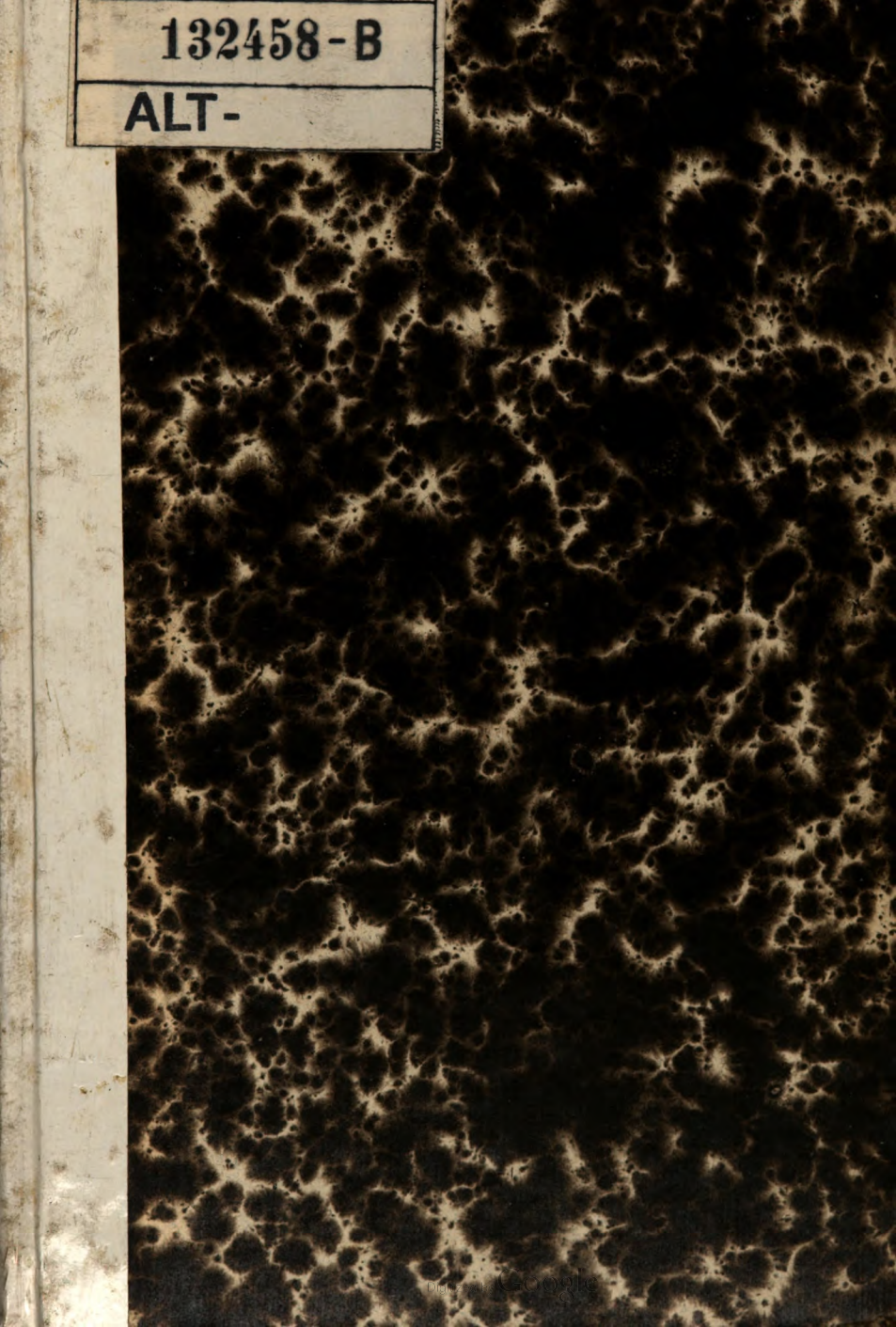
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

132458-B

ALT-



128. F. 6

Coll.

LA MAISON

DE

PANTIN,

COMÉDIE EN UN ACTE

MÉLÉE DE COUPLETS;

PAR MM. OURRY et MERLE.

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le
THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, le 16 juin 1818.*



A PARIS,

CHEZ FAGES, LIBRAIRE, au Magasin des Pièces de Théâtre,
boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

DE L'IMPRIMERIE DE M^{me}. V°. CUSAC, RUE MONTMARTRE, n°. 36.

1818.

132458-B

PERSONNAGES

ACTEURS.

Monsieur PASTOUREAU, ancien marchand,	M. RAFFILE.
Madame PASTOUREAU, sa femme,	Mlle. PALMYRE.
MARIANNE, leur fille,	Mlle. MEUSNIER.
LEON, amant de MARIANNE.	M. CRISTMAN.
GUILLERÉT, ami de la maison Pastoureau,	M. KLEIN.
THIBAUT, jardinier de M. Pastoureau.	M. STOKLEIT fils.
Mr. COEFFE, chapelier	M. BOISSELOT.
Mad. COEFFE, sa femme	Mlle. MILLAU.
Deux Enfans de M. et Mad. Coeffé.	{ Mlles. AMBROSINE et AIMÉE
NINI. } Cousin et cousine de M.	{ Mlle. GILBERT.
NINA. } Pastoureau.	{ Mlle. CLARA.
Bourgeois et Bourgeoises de Paris.	

La Scène se passe à Pantin, chez M. Pastoureau.

LA MAISON DE PANTIN, COMEDIE EN UN ACTE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un petit jardin encombré de toutes sortes de Fabriques , Pont Chinois , Chaumière , Vases et Bosquets ; à droite une grille fermée par une clôture en bois ; à gauche un barceau.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT, MARIANNE.

MARIANNE.

Ah ! te voilà , Thibaut ; que portes-tu donc là ?

THIBAUT.

Pardi , mam'zelle , est-ce qu'il n' faut pas qu' madame votre mère ajoute tous les jours quelque chose à son jardin ? Depuis qu'elle a fait faire ce p'tit bassin qu'elle appelle son étang , et que j' remplis tous les matins en tirant dix à douze scieaux au puits , il lui est venu dans l'idée qu'un étang ne pouvait se passer d'un cygne. Comme c'est une bête un peu trop chère en nature , on en a commandé un chez le menuisier du village , et le voici.

MARIANNE.

Convien's , Thibaut , que ma mère a des idées bien singulières ?

THIBAUT.

Mais , pas trop. Madame Pastoureau a la manie d'avoir une campagne : c'est la folie du jour.

Air : de *Marianne*.

Le Grand Seigneur , pour se distraire ,
Pass' tout l'été dans ses châteaux ;
Et pour s'amuser dans sa terre ,
Le banquier laisse-là ses bureaux.

Juges, greffiers,
 Plaideurs, huissiers,
 Vont dans leur ferme oublier leurs dossiers,
 Chaque samedi,
 L'après midi.
 Le marchand part pour Choisy, pour Passy,
 Enfin l'rentier, que l'ennui gagne,
 Désirant changer de séjour,
 Fait du jardin du Luxembourg,
 Sa maison de campagne.

MARIANNE.

Aussi ma mère a trouvé à Pantin cette bicoque qu'on lui a vendu trois fois sa valeur ; mais n'importe, elle en est enchantée.

THIBAUT.

Monsieur Pastoureaux ne l'est pas, lui ! Pendant cinquante ans qu'il a vendu du drap, il a appris à calculer ; il trouve qu'il n'y a pas ici un pied de terrain qui ne lui coûte au mois trente annes de louviers, et ça lui paraît un peu cher ! mais il faut bien qu'il obéisse à sa femme : le pauvre homme ! c'est comme ça de père en fils dans la famille des Pastoureaux.

MARIANNE.

Cependant, Thibaut, mon père a quelquefois ses volontés aussi ; et cette clôture qu'il t'a fait mettre à la grille du jardin.....

THIBAUT.

Ah ! oui, parce qu'il prétend que toutes ses connaissances de Paris venaient passer et repasser devant cette grille. Faut savoir si ça plaira à Madame, c'te précaution-là ?

MARIANNE.

Je ne serais pas fâchée que ça lui déplût, Thibaut.

THIBAUT.

J'entends : c'est par-là que vous causiez avec ce jeune homme qui vous fait l'amour, sans que vos parents s'en doutent.

MARIANNE.

Vraiment oui.

THIBAUT.

Mais pourquoi qu' M. Léon n' cherche pas à s' faufiler ici ? V'la c' monsieur Guilleret, par exemple, qui s'est établi chez eux sans façon : c'est tout au plus s'ils se souvenaient de son nom, la première fois qu'il leur est arrivé.

MARIANNE.

Oh ! celui-là , on le croirait ici le maître , à la manière dont il donne ses ordres.

THIBAUT.

C'est son usage. V'là trois propriétaires que je vois ici , et toujours il a trouvé le moyen d'être leur ami.

Air : *Du Ballet des Pierrots.*

Quand c'n'était qu'une laiterie ,
Souvent il y v'nait déjeuner ,
Quand ça devint un' métairie ,
Plus souvent il y vint dîner .
En campagn' , depuis qu'on l'a mise ,
Il y passe toute un' saison :
Enfin c' t'homme-là , faut que je l'dise ,
C'est un impôt sur la maison. (bis.)

Vous verrez qu'il faudra qu'on l' mette à la porte , pour lui montrer qu'il n'est pas chez lui. Mais chât ! J'entends M. et Mad. Pastoureau qui se disputent.

SCENE II.

LES MÊMES, M. PASTOUREAU, *en robe de chambre*,
Mad. PASTOUREAU.

M. PASTOUREAU.

Oui , madame , je vous dis que cette campagne me ruine ; j'aurais acheté une ville , que ça ne me coûterait pas plus cher.

mad. PASTOUREAU.

Ah ! M. Pastoureau , que vous avez des idées rétrécies ! La campagne !... Comment peut-on ne pas aimer la campagne ? Y a-t-il rien de plus pastoral que la campagne ?

M. PASTOUREAU.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qui vous dit le contraire ? Est-ce que nous ne la voyions pas auparavant la campagne ? Est-ce que nous n'allions pas les dimanches nous promener à la barrière de Ménil-Montant , ou au canal de l'Ourcq ? Voilà Marianne qui est là pour le dire.

MARIANNE.

C'est vrai , mon papa.

mad. PASTOUREAU.

Mais , malheureux homme , vous n'étiez pas là dans votre propriété.

-THIBAUT.

Oh ! dame, c'est juste ; le canal n'était pas à vous, not' maître.

mad. PASTOUREAU.

Et puis, comptez-vous pour rien l'avantage de récolter tout chez soi, de n'avoir pas un légume à acheter ?
Quelle économie !

M. PASTOUREAU.

Jolie économie, ma foi !

Air : *Une fille est un oiseau.*

A payer le jardinier
Le jardin ne peut suffire ;
Ses gages , s'il faut le dire ,
Me paieraient un cuisiner,
Mes plans d'artichaut me minent,
Mes asperges m'assassinent
Mes carottes me ruinent,
Pour moi tout est hors de prix :
Ma fortune est en déroute ;
Avec ce qu'un chou me coûte,
J'achèterais des perdrix. (ter.)

Et encore, où les planterais-je, mes choux ? à la manière dont vous avez encombré mon jardin, il n'y a pas de place pour mettre un navet.

THIBAUT.

Ne dites donc pas ça à Madame, Monsieur, vous feriez renvoyer le jardinier.

mad. PASTOUREAU.

Homme sans goût ! vous ne voyez pas que, dans un si petit espace, j'ai su pratiquer tout un jardin anglais.

M. PASTOUREAU.

Eh ! Madame, pourquoi voulez-vous que je sois anglais à Pantin ?

mad. PASTOUREAU.

Air : *Vive une femme de tête.*

D'abord, en suivant l'exemple
De maint amateur cité,
Là, j'ai fait construire un temple....

M. PASTOUREAU, à part.

Ce n'est pas à la bonté.

Mad. PASTOUREAU.

J'ai fait faire des collines....

M. PASTOUREAU.

Qu'en passant on abattra.

Mad. PASTOUREAU.

J'ai fait bâtir des ruines....

M. PASTOUREAU.

Par la mienne on finira.

MAD. PASTOUREAU.

J'ai voulu d'une chaumière,
Enrichir notre jardin;
Et j'ai fait une rivière...

M. PASTOUREAU.

Avec l'eau du puits voisin.

MAD. PASTOUREAU.

Un clos touche à cette enceinte;
Demain qu'il me soit vendu,
Nous aurons un labyrinthe....

M. PASTOUREAU.

Pour le coup je suis perdu!

MAD. PASTOUREAU.

Et ce petit tombeau que j'ai fait construire au serin de
Marianne, comment le trouvez-vous?

MARIANNE.

Ah! maman, ça me fait pleurer toutes les fois que je le
vois.

M. PASTOUREAU.

A la bonne heure! c'est assez gai, ça : madame Pastou-
reau, j'aime assez votre tombeau.

MAD. PASTOUREAU.

A propos, nous avons quelque chose de nouveau, M. Pas-
toreau. Thibaut, où donc est le cygne?

THIBAUT.

Ah! mon Dieu, je l'avais oublié; v'là que j'vas l' mettre
à flot, Madame.

M. PASTOUREAU.

Comment! Mais, Dieu me pardonne, c'est un cygne arti-
ficiel!... Il valait mieux mettre une oie vivante : de loin ça
fait cygne.

MAD. PASTOUREAU.

Vous voilà bien, M. Pastoreau, toujours disposé à me
contrarier. C'est comme pour la société : si je vous en
croyais, nous ne verrions personne à notre maison de
campagne.

M. PASTOUREAU.

Eh! madame, vous y voyez tout l'univers, toute la rue
St.-Denis; la moitié des guimbardes est en circulation le
dimanche, pour nous amener des gens qui, quelquefois y
sont encore le jeudi. Votre M. Guilleret, par exem-

ple , pour qui vous m'avez pris ma chambre jaune....

Mad. PASTOUREAU.

Ah ! M. Pastoureaux , un homme si aimable !

M. PASTOUREAU.

Oui , un homme aimable , qui est cause que je loge dans les mansardes !

Mad. PASTOUREAU.

Ne faut-il pas que vous fassiez les honneurs de chez vous ?

M. PASTOUREAU.

Eh ! madame Pastoureaux , vous avouerez que je pouvais très-bien faire les honneurs de chez moi , dans ma rue des Ménétriers.

Mad. PASTOUREAU.

N'est-il pas bien agréable aussi , qu'en passant , tout le monde remarque ce joli jardin , et s'écrie : « Que M. Pastoureaux est heureux d'avoir une si belle propriété ! » Car , grâce à cette grille , on peut découvrir... Eh bien , qui est-ce qui a donc fermé ma grille comme ça ?

M. PASTOUREAU.

C'est moi , m'amour , qui ai pensé....

Mad. PASTOUREAU.

Sans me consulter ?... Vous êtes bien hardi , M. Pastoureaux !... Thibaut , défaites bien vite cette clôture. Qui sait si quelqu'amateur n'est pas-là , qui regrette d'être privé de ce charmant aspect ?

SCENE III.

Les MÊMES , LEON , *derrière la grille.*

LÉON.

Air : Je brûle de voir ce Château.

Je brûle de voir ce qu'ici
L'on dérobe à ma vue...

Mad. PASTOUREAU.

Eh bien ! qu'est-ce que je disais ?

MARIANNE , *à part.*

C'est Léon !

(Thibaut enlève la clôture qui ferme la grille ; on aperçoit Léon qui salue).

M. PASTOUREAU , *à part.*

Allons , pourvu qu'ils ne soient qu'un encore !

LÉON.

Me pardonnerez-vous , madame , l'indiscrétion que j'ai commise en cherchant à être présenté chez vous ?

Mad. PASTOUREAU.

Comment donc, monsieur ; mais c'est beaucoup d'honneur que vous me faites ; et je suis sûre que M. Pastoreau se fera un plaisir de vous recevoir chez lui.

M. PASTOUREAU, embarrassé.

Certainement, monsieur.... Si j'avais l'avantage de vous connaître.... (*A part.*) Allons, encore un nouveau convive.

LÉON.

Monsieur est trop honnête, et je me rends à votre aimable invitation.

M. PASTOUREAU, avec humeur.

Comment donc?....

LÉON.

On m'a vanté cette maison, comme une des plus belles des environs de Paris ; et comme je cherche des sites pittoresques, je n'ai pas cru pouvoir trouver un endroit plus agréable.

M. PASTOUREAU, à part.

Grand merci ! je me serais bien passé de cet honneur.

Mad. PASTOUREAU.

Allons, la journée s'annonce bien ; il n'est que dix heures et nous avons déjà deux amis.... M. Guilleret, qui, sans doute, est encore couché, et monsieur.... Oh ! Pardon, je ne sais pas encore le nom de monsieur.

LÉON.

Je me nomme Léon, madame, et je suis artiste ; je peins la miniature.

Mad. PASTOUREAU.

Vous peignez la miniature !... Ah ! monsieur, vous ne nous quitterez pas de quelques jours ; il faut faire le portrait de M. Pastoreau.

M. PASTOUREAU.

Non, madame, je ne souffrirai point qu'on me peigne.

THIBAUT.

Ah ! not' maître, vous avez une si bonne figure !

Mad. PASTOUREAU.

Il y a long-tems que j'ai envie de vous mettre sur une tabatière.

M. PASTOUREAU, avec humeur.

Eh ! madame, vous ne me prenez pas assez pour cela.

Mad. PASTOUREAU.

Allons, M. Pastoureau, je le veux, c'est décidé. Ah! ça, monsieur, un artiste doit aimer les beaux points de vue : venez voir la montagne que je fais construire là-bas, avec la terre qu'on a retirée du fossé. Elle a déjà quatre pieds de haut; les pluies continuelles de cet été ont failli de me l'emporter; mais dans cinq ou six ans, elle sera à l'abri de tout.

LÉON.

Mademoiselle nous accompagne-t-elle?

Mad. PASTOUREAU.

Sans doute, sans doute, je veux qu'elle profite de la conversation d'un artiste : ça ne se rencontre pas tous les jours à Pantin. Thibaut, vous aurez soin de servir le déjeuner sous le berceau : à la campagne, je suis folle des déjeuners champêtres. M. Pastoureau, vous allez vous habiller, j'espère, pour la société.

Air: Nous verrons à ce qu'il dit.

Venez voir de ce séjour
Et les attraits et l'ordonnance;
Du jardin faisons le tour
Nous serons bientôt de retour.

(à Thibaut) Ça, que le pâté
Soit vite apprêté!

(à Pastoureau) Vous, faites diligence.

(à Thibaut) Et fais, sans retard,
Servir le canard,

(à Pastoureau.) N'arrivez pas trop tard.

Venez voir de ce séjour, etc.

LES AUTRES.

Allez }
Allons } voir de ce séjour

Et les attraits et l'ordonnance.

Du jardin } faites } le tour,
 } faisons }

Vous serez }
Nous serons } bientôt de retour.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

M. PASTOUREAU, THIBAUT.

M. PASTOUREAU.

Eh bien, Thibaut, qu'est-ce que je ferai, quand je me vois ruiné comme ça à la journée?

THIBAUT.

Ma foi, monsieur, vous êtes le maître....

Eh non , mon ami , je ne le suis pas. Si j'étais le maître de ma maison , elle serait sur un autre pied , je t'en réponds.

THIBAUT.

Bah ! monsieur , la société va vous dissiper.

M. PASTOUREAU.

Oui , ça me dissipe mon bien. Pourquoi aussi quand il vient des importuns ici , ne dis-tu pas à tout le monde qu'il n'y a personne ?

THIBAUT.

Ecoutez-donc , vous me dites de les renvoyer ; madame , veut que je les reçoive... Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée

M. PASTOUREAU.

Eh bien , laisse-la fermée.

THIBAUT.

Pas si bête ! Madame , qui est le maître ici , me donnerait bientôt mon compte.

M. PASTOUREAU.

Il a raison , au fait. Eh bien , mon cher Thibaut , donne-moi au moins un bon conseil : comment me débarrasserai-je de cette chienne de maison qui me ruine ?

THIBAUT.

Que ne la mettez-vous en vente ? que ne louez-vous ?

M. PASTOUREAU.

J'y ai déjà essayé. Eh bien , sais-tu ce que ma diablerie de femme a fait , pour en dégoûter ceux qui venaient la voir ? Elle leur a dit qu'il y habitait des esprits. Ces gens , qui ne me connaissent pas , ont pris ça pour argent comptant ; ils courent encore.

THIBAUT.

Ma foi , en ce cas-là , je ne vois qu'un moyen de vous en débarrasser.

M. PASTOUREAU.

De ma femme ?

THIBAUT.

Non , ce serait trop difficile : de votre maison.

M. PASTOUREAU.

Ah ! mon ami , rends-moi ce service-là !

THIBAUT.

Il faut , monsieur... Il faut y mettre le feu !

M. PASTOUREAU.

Diable ! voilà une idée lumineuse !... Écoutez donc , il ne faudrait pas m'en défier... j'ai une tête !.....

THIBAUT.

Je vous dis que vous y gagnerez encore.

M. PASTOUREAU.

Ma foi , toute réflexion faite , je crois que tu prends trop chaudement mes intérêts.

THIBAUT.

Eh ben , Monsieur , écoutez : il me vient une bonne idée ! pour vous débarrasser de tous les importuns.... laissez moi réfléchir ça , et là-tôt nous verrons beau jeu. V'la vot' M. Guilleret , votre grugeur en chef , je vous laisse avec lui ; sans rancune , not' maître.

SCENE V.

M. PASTOUREAU , GUILLERET , *en robe de chambre.*

GUILLERET , *d'un air leste.*

Eh ! bon jour , mon cher M. Pastoureau , comment cela va-t-il , ce matin ?

M. PASTOUREAU (*d'un air d'humeur*).

Monsieur , ça ne va pas comme je voudrais.

GUILLERET.

Comment ! est-ce que cet air pur de la campagne , ce parfum balsamique des fleurs ne portent pas dans vos sens cette douce hilarité , cette fraîcheur suave.....

M. PASTOUREAU.

Non , Monsieur , ma campagne ne me vaut rien du tout à moi ; elle ne me vaut rien , ma campagne.

GUILLERET.

Eh bien , moi , c'est le contraire ; depuis que je suis ici , tout le monde me dit que j'engraisse.

M. PASTOUREAU , *à part.*

Oui , à mes dépens.

GUILLERET.

Aussi , vous le voyez , je vous sacrifie Paris.

M. PASTOUREAU.

À qui le dites-vous ?

GUILLERET.

Allez , monsieur Pastoureau , laissez-nous faire , votre femme et moi , bientôt vous ne reconnaîtrez plus votre propriété.

M. PASTOUREAU.

Monsieur, vous êtes trop honnête.

GUILLERET.

D'abord, madame Pastoureaux embellit tous les jours....

M. PASTOUREAU.

Comment, ma femme embellit ! je ne m'en étais pas aperçu.

GUILLERET.

Oui, Monsieur, embellit votre jardin avec tout le goût qu'on lui connaît, Moi, je me charge de la maison : je veux vous loger comme un prince, monsieur Pastoureaux.

M. PASTOUREAU.

Monsieur, moi, je n'ai pas d'ambition. (*à part.*) S'il me rendait seulement ma chambre jaune !

GUILLERET.

J'ai déjà fait ce matin quelques petites dispositions. D'abord, vous n'aviez point de billard ; à la campagne, c'est indispensable : on va vous en apporter un.

M. PASTOUREAU *à part.*

Comment ? est-ce qu'il voudrait me faire ce présent-là ?

GUILLERET.

Oh ! vous l'aurez à très-bon compte : j'ai fait le marché comme pour moi-même.

M. PASTOUREAU.

Mais, Monsieur, je ne joue pas au billard, moi.

GUILLERET.

Je serai votre maître, monsieur Pastoureaux, je serai votre maître ; je vous sauverai cinq blouses.

Air : *Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Je veux vous apprendre bientôt,
Et la poule, la carambole.

M. PASTOUREAU.

Ce n'est pas là ce qu'il me faut.

GUILLERET.

Est-ce le doublet ? la bricole ?

M. PASTOUREAU.

Non, non, ce jeu-là me déplaît ;
Le doublet n'est pas ce que j'aime.

GUILLERET.

Si vous n'aimez pas le doublet,
Je peux vous faire au même.

M. PASTOUREAU à part.

Allons, me voilà bloqué!

GUILLERET.

Ah ! ça, comme il fallait une place pour le billard, j'ai fait vider votre fruitier, et mettre les poires à la cave.

M. PASTOUREAU.

Où mettrai-je mon vin, à présent?

GUILLERET.

Votre vin ?.... oh ! soyez tranquille, nous le boirons.

M. PASTOUREAU.

Eh bien ! il a réponse à tout.

GUILLERET.

A propos, je ferai faire aussi une salle de bal, pour que vous ne soyez pas obligé, l'année prochaine, de faire danser dans votre grange.

M. PASTOUREAU.

Comment, danser dans ma grange ! J'ai un bal chez moi, à mon insu !

GUILLERET.

C'est de rigueur : vous êtes un des premiers propriétaires de Pantin ; vous devez, à votre tour, faire danser le village chez vous ; et, comme la cour n'est pas assez grande, j'ai fait enlever tout le foin de votre grange.

M. PASTOUREAU, impatienté.

Enlever mon foin !... ah ! pour le coup c'est trop fort !

GUILLERET.

Ecoutez donc : on l'a mis en meule devant votre grande porte.

M. PASTOUREAU.

C'est ça pour que la première pluie me le gâte, ou que tous les chevaux qui viendront me voir s'en régalent..... C'est bien régalant !

GUILLERET.

Que voulez-vous?... moi, j'ai pensé que ça nous gênerait.

M. PASTOUREAU.

Et vous ne vous gênez pas, vous, M. Guilleret. Ne faut-

drait-il pas aussi que je traitasse tous mes concitoyens de Pantin?... Oh! faites danser votre Pantin où vous voudrez; moi, je vais faire replacer mon foin dans la grange. (*Il sort de mauvaise humeur.*)

SCENE VI.

GUILLERET, seul.

Il est récalcitrant, le papa Pastoureau!.... il faut tonte ma fermeté pour en venir à bout. Il n'est pas si aisé qu'on le pense, de vivre ainsi chez les autres : cependant j'ai su me faire un joli fonds de connaissances. D'abord, j'ai trois saisons que je passe à la campagne : le printemps chez cette vieille marquise, à Noisi-le Sec; l'été, je vais à la glacière, chez M. Verglas; l'automne, je m'établis chez M. Pastoureau; et l'hiver.... ah! l'hiver; j'ai joliment distribué mes dîners!

Air : *Traitant l'amour.*

Chaque dimanche, au Marais,
Je trouve mince cuisine;
Lundi, chez Mondor je dine
Bien mieux et sans plus de frais;
Mardi, chez un commissaire;
Mercredi, chez un notaire;
Jeudi, chez une épicière;
Chez un huissier, vendredi:
Mais depuis qu'une faillite
A mis Rapinard en fuite,
Je n'ai plus de samedi. (*ter.*)

Il faut absolument que je trouve à replacer ce jour-là!

SCENE VII.

GUILLERET *dans le jardin*, M. et Mad. COEFFÉ et leurs petits enfans, *en dehors.*

M. COEFFÉ.

Voilà un joli jardin, ma femme!

LES ENFANS.

Ah! voyons donc, Papa.

MAD. COEFFÉ.

Eh! mais, mon ami, n'est-ce pas là M. Guilleret, avec lequel nous avons un ancien compte à régler?

M. COEFFÉ.

Ça m'en a assez l'air.

GUILLERET.

Ce M. Pastoureau ne sait pas qu'il me doit beaucoup.

M. COEFFÉ.

Oh ! ce n'est pas lui , ma femme.

GUILLERET.

Ce n'est pas l'embarras , je lui dois aussi.....

MAD. COEFFÉ.

Il doit : Tu vois bien que c'est lui.

GUILLERET.

Je lui dois bien quelque reconnaissance , et c'est une dette que.....

M. COEFFÉ.

Il parle de ses dettes..... Oh ! c'est bien lui ! (*Il appelle.*)

M. Guilleret !..... M. Guilleret !...

GUILLERET , à part.

M. Coëffé , mon chapelier ! Ah ! maudite rencontre !....
 N'importe , faisons contre fortune bon cœur. (*haut.*) Ar-
 rivez donc , M. Coëffé , entrez donc. Je suis charmé de
 l'heureux hasard.....

M. COEFFÉ , bas à sa femme.

Est-ce qu'il aurait une maison de campagne ?

GUILLERET.

Vous regardez ce jardin : j'en ai tiré assez bon parti , n'est-ce pas ?

MAD. COEFFÉ , bas.

Il est chez lui , c'est clair.

GUILLERET.

Il faut rester à dîner ici , M. Coëffé.

M. COEFFÉ.

Monsieur..... (*à sa femme*) Allons , il est devenu pro-
 priétaire. (*haut.*) Ne croyez pas , Monsieur que nous
 soyons venus ici pour vous rappeler ce petit compte.....

GUILLERET.

Un compte !... ma foi , j'ai si peu de mémoire.

M. COEFFÉ.

Ah ! c'est que ce n'est pas d'hier !... il y a près de cinq
 ans ; vous savez bien , ces soixante francs... pour une pe-
 tite fourniture.....

Air : *L'amour a gagné sa cause.*

Pour vous aider à soutenir
 votre ton et votre élégance ,
 Chez moi vous vintes vous fournir
 D'un beau castor avec sa gance.

GUILLERET.

Oui , je vous dois soixante francs ;
 Je les paierai , je suis honnête :

Mais le chapeau, depuis long-tems,
M'était sorti de la tête.

MAD. COEFFÉ.

Eh bien, Fanfan ; qui est-ce qui vous a permis de cueil-
lir cet œillet ? Est-ce que je ne vous ai pas dit que lorsqu'on
n'est pas chez soi, il ne faut toucher à rien qu'avec les
yeux ?

FANFAN.

Maman, c'est mon frère.

BENJAMIN.

Pas vrai, menteur, c'est toi.

GUILLERET.

Comme ils sont aimables ! Pour quoi donc les gronder,
madame Coëffé ? qu'ils fassent comme moi, qu'ils se re-
gardent ici comme chez eux.

FANFAN.

Ah ! maman, les belles poires !

GUILLERET.

Tu veux en manger, mon petit ami ?... Viens que je te
mette dans l'arbre.

BENJAMIN.

Et moi aussi, M. Guilleret.

GUILLERET.

Et toi aussi, mon garçon !... ne t'en fais pas faute ! (*Il
place les enfans dans le poirier.*)

MAD. COEFFÉ.

En vérité, monsieur, c'est abuser.....

M. COEFFÉ.

Il est comme ça, M. Guilleret ; il n'a jamais eu rien à lui.

GUILLERET.

Oh ! mon Dieu, oui, c'est une vieille habitude.

SCÈNE VIII.

Les MÊMES, THIBAUT.

THIBAUT.

Eh bien ! Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc que ces petits
voleurs-là ?

Air : *Non, non, point de pardon.*

Ça, ça, descendez-vous ?

Attends, mon drôle,

Je vais prendre une gaule.

Ça, ça, descendez-vous ?

C'est donc ainsi que chacun pille chez nous !

MAD. COEFFÉ

Votre jardinier

Est un peu grossier.

THIBAUT.

Je n'somm's pas, morbleu!
Aux gag's de monsieu.

GUILLERET.

Ici je ne suis
Que chez des amis;
Mais j'y suis, ma foi,
Tout comme chez moi.

THIBAUT.

Ça, ça, descendez-vous ?
Attends, mon drôle, etc.

GUILLERET et les ENFANS.

ENSEMBLE.

Chût! chût! sois donc plus doux;
Les coups de gaules
Sont bons pour tes épaules.
Chût! chût! sois donc plus doux,
Apprends, maraud, que nous sommes chez nous.
M. et mad. COEFFÉ, à Guilleret.
Chût! chût! modérez-vous,
Laissez ce drôle,
On ne craint pas sa gaule.
Chût! chût! modérez-vous:
Faut-il pour lui qu'on se mette en courroux?

(Les enfans descendent.)

GUILLERET.

Ah! c'est que je ne suis pas précisément ici chez moi;
mais, c'est égal, voici la compagnie, je vais vous présenter.

THIBAUT.

A la bonne heure, chargez-vous de ça; et moi, je vais
tout conter à monsieur... (à part.) et décidément j'allons
lui donner le moyen de renvoyer tous ces gens-là.

SCENE IX.

Les mêmes, Mad. PASTOUREAU, LEON, MARIANNE.

GUILLERET.

Permettez, madame, que je vous présente M. et Mad.
Coeffé, des amis de quinze ans l... De plus, messieurs leurs
fils, qui ont déjà fait connaissance avec vos arbres.

Mad. PASTOUREAU.

Monsieur et madame nous font honneur; et s'ils veulent
passer la journée à notre campagne.....

GUILLERET.

C'est arrangé: je les ai invités.

Mad. PASTOUREAU.

En ce cas, on peut dîner; nous sommes tous rassem-
blés, à ce qu'il me semble?

MARIANNE.

Il ne manque que mon papa, maman.

MAD. PASTOUREAU.

Ah ! c'est vrai : je ne m'en apercevais pas.

GUILLERET.

Eh ! voici M. Pastoureau.

SCENE X.

LES MÊMES, M. PASTOUREAU, *habillé.*

MAD. PASTOUREAU.

Arrivez donc, monsieur, vous voyez que la société vous attend.

M. PASTOUREAU, *étonné.*Monsieur et madame de ma société, que je n'ai pas le plaisir de connaître, certainement... (*à part.*) En voilà encore quatre, qu'elle m'a dénichés je ne sais où.

M. COEFFÉ.

Monsieur, mon épouse et moi, nous sommes bien....

MAD. COEFFÉ.

Coeffé, dis-donc à Fanfan d'ôter son chapeau.

M. COEFFÉ.

Dites donc, M. Fanfan, est-ce que votre chapeau tient sur votre tête ?

FANFAN.

Non, mon papa ; tu me l'as fait trop large pour ça.

MAD. PASTOUREAU.

Allons, allons, plaçons-nous à table : ces deux messieurs à côté de moi, et M. Léon à côté de ma fille.

LÉON.

Madame place son monde à merveille.

M. PASTOUREAU.

Ah ! ça.... Et moi, madame, où me placez-vous ?

MAD. PASTOUREAU, *bas à son mari.*

Vous voyez bien, M. Pastoureau, qu'il n'y a pas de place pour vous ; vous vous mettez à cette petite table, avec les enfans.

M. PASTOUREAU, *avec humeur.*

C'est ça : on me met deux enfans sur les bras.

GUILLERET.

Cette crème est délicieuse ! On n'en trouverait pas de pareille à la ville.

M. PASTOUREAU.

Madame Pastoureau, un peu de crème pour la petite table?

MAD. PASTOUREAU.

Il n'y en a plus, M. Pastoureau.

M. COEFFE.

Ma foi, oui, vive la campagne, pour ne manquer de rien!

M. PASTOUREAU.

Vous allez voir que nous déjeûnerons à jeun! Madame Pastoureau, la petite table n'a rien.

MAD. PASTOUREAU.

Patience, M. Pastoureau, patience! je vais songer à vous.

LÉON.

Monsieur, voulez-vous bien accepter cette pêche?

M. PASTOUREAU, *à part*.

Voyez si l'on me donnera seulement une nêfle, à moi!
(*Haut.*) Madame Pastoureau, la petite table n'a rien.

MAD. PASTOUREAU.

Eh! monsieur, les étrangers avant tout. (*Lès enfans vont chercher quelques fruits.*)

GUILLERET.

Air: *Vive le vin, etc.*

Ah! que la fraîcheur de ces lieux
Rend ce repas délicieux,
Qui pourrait en préférer d'autres?
Ici, sur ma tête et les vôtres,
Voltigent les tendres zéphirs,
Et les oiseaux, en chantant leurs plaisirs,
Semblent aussi chanter les nôtres.

M. PASTOUREAU.

Air: *Tous les hommes, etc.*

J'aime assez les oiseaux,
La fraîcheur des ormeaux,
Les soupirs
Des zéphirs.
Mais, hélas! en ces lieux,
Convives, jeunes, vieux,
Tout déjeûne.
Les oiseaux n'ont pas jeûné,
Les dindons ont déjeûné;
Et je jeûne.

ENSEMBLE.

Ah! que la fraîcheur, etc. — J'aime assez, etc.

GUILLERET.

Allons, à la santé de M. Pastoureau!

MAD. PASTOUREAU.

A propos, M. Pastoureau, j'espère que vous allez montrer la maison à la société.

M. PASTOUREAU.

Allons, venez, mes amis ; puisque madame le veut, je vais vous promener de la cave au grenier ; trois chambres et une salle basse, ça sera bientôt vu.

TOUS.

Allons voir ça ! allons voir ça !

SCENE XI.

GUILLERET, madame PASTOUREAU.

GUILLERET.

Ah ! ça, madame Pastoureau, je n'ai pas oublié que c'est dans huit jours la St.-Eustache, la fête de M. Pastoureau ; il faut célébrer ce jour d'une manière qui vous fasse honneur.

MAD. PASTOUREAU.

Ah ! voyons donc ! voyons donc !

GUILLERET.

Marianne chantera des couplets, sur l'air de *la Piété filiale*. J'en ai qui ont été faits pour un oncle, je les arrangerai pour un père.

MAD. PASTOUREAU.

Mon Dieu, que vous avez d'esprit !

GUILLERET.

Vous pleurerez ; Marianne pleurera ; je tâcherai de pleurer, pour que ça fasse tableau. Si le père Pastoureau pouvait pleurer aussi, ça ne ferait pas mal.

MAD. PASTOUREAU.

Oh ! il pleurera, soyez-en sûr : je me charge de le faire pleurer.

GUILLERET.

Ensuite un excellent dîner ; le soir, trois lampions à la porte d'entrée, et dix-sept verres de couleur pour illuminer tout le jardin.

Air : *Pour bien employer ses loisirs.*

Nous aurons un concert charmant,
Nous aurons un bal, un proverbe ;
Puis le soir, pour le dénouement,
Un feu d'artifice superbe !

Dans ce jour d'appareil,
Qu'un bouquet sans pareil
Eclate sur la brune ;
Nous allumerons un soleil
Au lever de la lune.

MAD. PASTOUREAU, *enchantée*.

C'est magnifique !

GUILLERET.

Ce bon M. Pastoureau, je le vois d'ici !... Comme il est enchanté, ravi !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M. PASTOUREAU, *arrivant en fureur*.

M. PASTOUREAU.

C'est une horreur, c'est une abomination !.... Vous voyez, madame Pastoureau, à quoi m'expose votre ridicule manie ?

MAD. PASTOUREAU.

Eh bien, M. Pastoureau, qu'est-ce qu'il y a encore ? Vous voilà tout ébouriffé.

M. PASTOUREAU.

Ce qu'il y a, madame Pastoureau !.... Savez-vous ce que c'est que ce jeune homme qui rôdait-là, et que vous avez invité ?

MAD. PASTOUREAU.

Eh bien, c'est un jeune homme.

M. PASTOUREAU.

Non, madame, ce n'est pas un jeune homme ; c'est un amant de Marianne, et je l'ai surpris qui lui baisait la main.

GUILLERET.

O ciel ! trahir ainsi l'hospitalité !

M. PASTOUREAU.

Mais je l'ai congédié de la bonne manière, et j'espère que nous ne le reverrons pas de sitôt.

MAD. PASTOUREAU.

Vous êtes comme cela ; vous aurez vu tout de travers, et vous allez nous faire passer pour des gens qui ne savent pas vivre. Venez, M. Guilleret, nous rencontrerons peut-être ce jeune homme, et nous éclaircirons tout cela.

GUILLERET.

Allons, belle dame, mon bras est à vos ordres.

MAD. PASTOUREAU.

En vérité, M. Pastoureau, il faut que je sois occupée toute la journée à réparer vos sottises : vous êtes bien heureux d'avoir une femme comme moi !

SCENE XIII.

M. PASTOUREAU, *seul.*

Oui, et je serais bien plus heureux de ne pas l'avoir. Ma femme, mes amis et ma maison, voilà trois choses qui me feront perdre la tête !

SCENE XIV.

M. PASTOUREAU, NINI et NINA, *un petit paquet sous le bras.*

NINI.

Par ici, Nina.

NINA.

Mes voilà, Nini.

M. PASTOUREAU.

Allons, qu'est-ce que c'est que ça, encore ?

NINI.

Ah ! voilà mon cousin !

NINA.

Bon jour, mon cousin : où est ma cousine ?

M. PASTOUREAU.

Ah ! ça, qu'est-ce que vous venez faire ici, vous autres ?

NINI.

Dame, mon cousin, nous avons eu les fièvres, ma sœur et moi ; et nous venons achever d'être malades chez vous.

M. PASTOUREAU.

Bien obligé de la préférence ; mais, mes petits amis, (*prenant une prise*) l'air de Pantin ne vaut pas le diable... Et puis, qui est-ce qui aura soin de vous, ici ?

NINA.

Ah ! mon cousin, que ça ne vous inquiète pas : nos parents doivent venir aussi.

M. PASTOUREAU.

Comment vos parents ?

NINA.

Ait : *Mon père était pot.*

Ils viendront tous, j'en suis certain,

Pour remplir votre attente ;

Vous aurez mon oncle demain,

Après-demain ma tante.

Ma sœur Janneton,
Viendra, sans façon,
Avec mon petit frère:
Maman les suivra;
Puis ici papa,
Conduira ma grand-mère.

M. PASTOUREAU, *impatiente*.

Le diable emporte la chienne de parenté !

NINI.

Allons, Nina, il faut aller nous reposer.

NINA.

Mais, Nini, il faudrait prier mon cousin qu'on nous fît faire un petit potage.

NINI.

Ah ! oui ; à propos, mon cousin, maman a bien recommandé que nous eussions tous les jours des petits potages.

NINA.

Et quelquefois des petits poulets rôtis ; mon oncle le médecin l'a dit.

NINI.

Non, non, ma sœur ; c'est des petites perdrix qu'il a dit des petites perdrix, mon cousin. Viens-tu, Nina ?

NINA.

Je te suis, Nini.

SCENE XV.

M. PASTOUREAU, *seul*.

Oui, Nini, Nina, Nina, Nini ; c'est fini, je saurai bien me débarrasser de vous : demain je vous emballe dans la diligence, et fouette cocher. Mais qu'est-ce que je vois donc là ? Dieu me pardonne, c'est un régiment qui m'arrive !... Voilà M. Guilleret et ma femme, qui auront été recruter des amis sur la grande route.

SCENE XVI.

M. PASTOUREAU, Madame PASTOUREAU, GUILLERET, Monsieur et Mad. COEFFE, Troupe de BOURGEOIS et BOURGEOISES de Paris. (*Caricatures.*)

LES BOURGEOIS.

Air: *Six mois de Constance.*

Nous venons en troupe
Visiter votre maison,

Manger votre soupe ;
Mais , pour nous , point de façon.

GUILLERET.

De votre domaine ,
Pour dissiper les ennuis ;
Moi , je vous amène
Une dizaine d'amis.

Tous.

Nous venons en troupe , etc.

M. PASTOUREAU , *furieux*.

Ah ! ça , madame Pastoureau , est-ce que vous croyez
que je tiens table ouverte ?

MAD. PASTOUREAU.

Mais taisez-vous donc , M. Pastoureau.

GUILLERET , *d'un air leste*.

Ces messieurs et ces dames allaient tout bonnement
dîner au Canal de l'Ourcq , je leur ait dit : Mais , venez
plutôt dîner chez M. Pastoureau.

M. PASTOUREAU , *à part*.

Ah ! je n'y tiens plus !... Mais Thibaut m'a promis un
moyen de me débarrasser d'eux , il m'en a déjà touché quel-
que chose , et je vais leur servir un plat de ma façon. (*Il
sort en colère.*)

SCENE XVII.

Les MÊMES , hors M. PASTOUREAU.

M. COEFFÉ.

Il a l'air d'un bon vivant , ce M. Pastoureau !

GUILLERET.

Il a quelques petits momens de contrariété ; mais dans le
fond c'est un excellent homme.

M. COEFFÉ.

Il est bienheureux , ce M. Pastoureau , d'avoir une mai-
son de campagne.

Air :

J'ai toujours aimé , Dieu merci ,
Les jouissances printannières ;
J'étais fait pour vivre à Poissy ,
A Montmartre ou bien dans Anières.
Mais ma femme , que je chéris ,
De ses feux me donnant des preuves ,
Prétend m'enterrer à Paris ,
Et vivre dans l'Allée aux Veuves.

Mad. COEFFE.

Ah ! mon Dieu , oni ; je voudrais déjà m'y voir.

SCENE XVIII.

Les MÊMES , MARIANNE.

MARIANNE.

Ah ! maman , maman vous ne savez pas ce qui se passe ; nous ne sommes plus chez nous.

Mad. PASTOUREAU.

Comment , nous ne sommes plus chez nous ?

MARIANNE.

Non , maman ; nous allons être à l'auberge.

Mad. PASTOUREAU.

Qu'est-ce que vous me chantez-là ?

MARIANNE.

Mon père vient d'ordonner à Thibaut de suspendre au-dessus de la porte d'entrée , le tableau où il y a un Cert , et ils ont écrit au-dessus : *Au Grand-Cerf, Pastoureau donne à manger à tout prix.*

Mad. PASTOUREAU.

Quelle extravagance !

MARIANNE.

Et puis mon père disait :

Air : Oh s'en vont ces gais Bergers.

D'amis un peu trop coûteux ,

Ma maison était pleine ;

Se croyant ici chez eux ,

Tous y vivaient sans gêne ,

En deux mois bientôt je m'enrichis ,

Si , grâce à ma rubrique ,

Je peux de chacun de mes amis ,

Me faire une pratique.

SCENE XIX.

M. PASTOUREAU, en Aubergiste, M^{de}. PASTOUREAU, MARIANNE, GUILLERET , M. et Mad. COEFFE , leurs Enfants , tous les Convivés.

Mad. PASTOUREAU.

Quelle mascarade est cela , M. Pastoureau !

M. PASTOUREAU.

Madame Pastoureau, laissez moi faire mon commerce!
(*Haut.*) Allons, messieurs, mesdames, donnez vos ordres,
s'il vous plaît, on tâchera de vous contenter.

GUILLERET.

Eh ! M. Pastoureau, quel équipage est cela ?

M. PASTOUREAU.

C'est un déshabillé pour ma cuisine. Garçon ?.... Où est donc ce malheureux Garçon ?... C'est égal : Voulez-vous passer dans la cuisine, pour voir ce que vous mangerez ?

M. COEFFÉ.

Mais, monsieur, la fortune du pot :

M. PASTOUREAU.

J'entends, j'entends ; à table d'hôte, tant par tête. Combien êtes-vous ? Une vingtaine, tout au plus... J'en ai de de bon ; mais je le fais payer.

GUILLERET.

Comment, monsieur, vous faites payer ?

TOUS.

C'est un guet-à-pens !

M. PASTOUREAU.

Vous pouvez voir ailleurs, messieurs. on vous accommodera peut-être mieux ; mais, moi, je suis cher : mon auberge est sur ce pied-là. Le Grand-Cerf, messieurs, bien à votre service.

Air: De la Croisette.

Chez moi l'on vivait sans argent,
De rien vous ne vous faisiez faute :
Je suis aubergiste à présent,
Vous aviez compté sans votre hôte.

MAD. PASTOUREAU.

Agir ainsi devant témoins ;
Du bon sens votre esprit s'écarte.

M. PASTOUREAU.

Si je perds la tête, du moins,
Je ne perds pas la carte.

Et la preuve, c'est que la voilà. Vous, monsieur et madame Coeffé, un déjeuner à trois livres par tête, les Enfants par-dessus le marché ; j'espère que c'est raisonnable.

M. COEFFÉ, en colère, à Guilleret.

Demain vous aurez la visite de mon huissier, mon petit monsieur, ou je ne suis pas Coeffé.

MAD. COEFFÉ, *d'un air piqué.*

Ça me regarde, mon ami ; j'ai la sentence dans mes cartons.

M. PASTOUREAU.

Vous, messieurs et mesdames, six francs par tête, pour le dîner, et la promenade *gratis*.

TOUS.

Allez au diable !

MAD. PASTOUREAU, *embarrassée.*

Messieurs, je vous demande mille pardons.

M. PASTOUREAU.

Vous, M. Guilleret, je vous ai gardé pour la bonne bouche. Vous mangez ici depuis quinze jours, nous allons faire le compte.

GUILLERET.

Eh ! non, Eh ! non, M. Pastoureau : Vous tenez Auberge, n'est-ce pas ? On ne paye à l'auberge qu'en sortant ; je ne vous quitte plus.

M. COEFFÉ.

Vous payerez pour tout le monde, monsieur ; c'est vous qui nous valez cet affront-là.

TOUS.

Air : *Vaudeville de la belle au bois.*

Ah ! quelle avanie
Pour la compagnie !
Se faire traîtreur !

C'est une noirceur sans seconde,
Est-ce ainsi que l'on doit, monsieur,
Traiter son monde ?

M. COEFFÉ.

Monsieur, ce trait-là n'est pas beau,
Car vous donne un mauvais chapeau.

M. PASTOUREAU.

Qu'importe que l'on me querelle ?
De votre chapeau je me ris ;
Car sous mon bonnet, moi, j'ai pris
Cette méthode nouvelle.

TOUS.

Pour la compagnie,
Ah ! quelle avanie !
Se faire traîtreur !

Amis, partons tous à la ronde.
Est-ce ainsi que l'on doit, monsieur,
Traiter son monde ?

Ils sortent excepté Guilleret.

M. PASTOUREAU, *de son côté.*

Que la compagnie
Se fâche, ou bien rie
Je me fais traiteur !

J'espère prouver à la ronde.
Qu'on sait, en se faisant honneur,
Traiter son monde !

SCÈNE XX et dernière.

M. et Madame PASTOUREAU, GUILLERET,
MARIANNE, LEON, THIBAUT, en Garçon d'Au-
berge, un Valet.

THIBAUT.

Entrez, entrez, monsieur ; nous ne demandons qu'à
avoir du monde.

LÉON, *au Valet.*

Allons, Laffeur, demande une chambre pour moi, et
mets-y ma valise.

M. PASTOUREAU.

Eh ! qui est-ce que tu m'amènes donc-là, animal ? (*à Léon*)
Comment ! Comment, monsieur, après avoir trahi les de-
voirs de l'hospitalité.

LÉON.

Un moment, monsieur, distinguons.

Air : Des Filles à marier,

Il faut ici que l'on m'héberge,
Monsieur, j'ai pour moi la raison ;
A présent vous tenez auberge,
Et tantôt vous teniez maison.

Or, j'en conviens, un père formaliste ;
Peut renvoyer un amant plein d'ardeur ;
Mais, on le sait, jamais un aubergiste
N'a pu chasser le voyageur.

(bis.)

MAD. PASTOUREAU.

Voilà pourtant, monsieur, le fruit de votre extrava-
gance.

MARIANNE.

Au fait, mon papa, il a raison.

GUILLERET.

Il n'y a pas le mot à dire.

LÉON.

Ah ! ah ! voilà, sans doute, la fille de l'Auberge ; elle est
ma foi, gentille.

M. PASTOUREAU.

Doucement donc , monsieur le voyageur.

LÉON.

Qu'est-ce que c'est donc ?... A votre cuisine , monsieur le chef.

M. PASTOUREAU.

Morbleu ! Thibaut , je suis perdu !... Quel parti prendre ?

LÉON.

Eh bien , M. Pastoureau , écoutez-moi. Cette maison vous ruine.... Si vous trouviez un homme qui voulût vous l'acheter ?

M. PASTOUREAU.

Ah ! monsieur , je serais si reconnaissant !... Seriez-vous cet homme-là , par hasard ?

LÉON.

Oui , monsieur , si vous me permettez de prétendre à la main de votre fille.

M. PASTOUREAU.

Certainement....

MAD. PASTOUREAU.

Un moment , un moment , M. Pastoureau ; la campagne fait mon bonheur à moi , et je ne prétends pas....

LÉON.

Eh ! madame , le plus grand bonheur de votre gendre , serait de vous recevoir ici le plus souvent possible ?

MAD. PASTOUREAU.

A cette condition , monsieur , je vous permets de prétendre à ma fille.

M. PASTOUREAU , à sa femme.

Vous le permettez ? (à Léon.) Je vous le permets aussi ; et si votre moralité répond à vos manières franches et loyales , je vous donnerai Marianne et ma maison..... moyennant vingt mille francs.

LÉON.

Vous les aurez demain.

GUILLERET.

Voilà ce qui s'appelle être rond en affaires. Jeune homme , je me suis pénétré pour vous d'une estime... subite , et vous serez le quatrième propriétaire dont je serai l'ami intime.

THIBAUT.

Cet homme-là aime terriblement les acquéreurs.

M. PASTOUREAU.

Allons, madame Pastoureau, voilà qui est arrangé : la mauvaise saison, nous resterons chez nous, à Paris ; et pendant le reste de l'année, nous viendrons de temps en temps passer trois mois chez notre gendre. Ça nous fera un but de promenade, d'autant mieux que les campagnes ne me valent rien. Je me contenterai du jardin que j'ai sur ma terrasse de la rue des Ménétriers.

VAUDEVILLE.

Air : *Nous n'avons plus cette merveille,*

C'est la leçon que la sagesse
Par-tout adresse
Au genre humain.
Il faut cultiver son jardin.

LÉON.

Oui dans le jardin de la vie,
Chacun a sa tâche ici bas ;
Femme aimable, douce et jolie,
Ote les ronces sous nos pas.
À cultiver les fleurs écloses,
Doit s'y borner un sage époux :
Le jeune homme y cueille les roses,
Le vieillard y plante ses choux.

THIBAUT.

J n'aime pas, je le dis sans feintise,
Tous ces critiqueux obstinés
Qui, lorsque j' travaille à ma guise,
Dans mes carrés mettent leurs nez.
Aussi, quand un d'eux s' persuade
Qu' ses conseils s'ront utiles pour nous,
Et qu'il m' dit : mets-là d' la salade ;
J' l'envoie ailleurs planter ses choux.

MAD. PASTOUREAU.

Soyez galant pour votre femme,
Et songez, M. Pastoureau,
Que de vous mon sexe réclame
Chaque jour quelque soin nouveau.
Travaillez, soyez économe ;
Mais à me plaire attachez-vous.
On plante-là bien vite un homme
Qui n'est bon qu'à planter ses choux.

M. PASTOUREAU.

Je renonce à cette campagne
Qui me faisait par trop d'amis ;
Encouragé par ma compagne,
Chacun s'y croyait tout permis.
Tous les jours, quelques bons apôtres
Mangeaient ma soupe ; et voyez-vous,
Ce n'était plus que pour les autres.
Que je plantais ici mes choux.

GUILLERET.

Toujours des soins tels que les vôtres ,
 De mes goûts furent éloignés ;
 J'aime mieux cueillir chez les autres
 Les fleurs , les fruits qu'ils ont soignés..
 Ami constant de qui m'invite ,
 Je dis à chacun comme à vous :
 Plantez , mes amis , plantez vite ,
 Pour moi vous planterez vos choux.

MARIANNE , *au public.*

Dans le jardin de la folie ,
 Dont Momus est le jardinier ,
 L'auteur n'a pas la sotte envie
 De cueillir un noble laurier ;
 Mais que la critique sévère
 N'aille pas non plus , en courroux ,
 En chasser sa muse légère ,
 Et l'envoyer planter ses choux.
 Chez Momus faites qu'il arrive ,
 Et souffrez , de ce Dieu malin ,
 Qu'il cultive
 Aussi le jardin.

TOUS.

Chez Momus , faites , etc.

F I N.

Nota. Les auteurs de cette pièce en ont emprunté le fond et quelques détails , à une petite comédie intitulée *la Maison de Campagne*. jouée en 1688. Ils auraient voulu pouvoir tirer parti de plusieurs scènes comiques de l'original , qui ne sont plus dans nos murs , et qu'ils ont été obligés de remplacer par d'autres qui ne les valent pas , à beaucoup près.

Le succès que *la Maison de Pantin* a obtenu sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique est dû en partie à Dancourt , et en partie aux acteurs qui ont fait valoir cette bagatelle.

Österreichische Nationalbibliothek



+Z162324207



